

OSER LA CONFIANCE.

Conférence du 16 octobre 2020

Guy FLORES.

Oser la confiance : une expression paradoxale.

A- Si l'on consulte les dictionnaires, (Le vieux Littré ou Le Robert) on trouve une acception commune aux différentes significations de la notion de confiance : il s'agit d'un « sentiment » de sécurité, individuel ou collectif : C'est l'assurance d'une personne qui se fie à elle-même : c'est la confiance en soi. Ou bien la confiance dans les autres (confiance « horizontale) ou dans les institutions (confiance verticale) : par exemple le « vote de confiance » de la représentation nationale. C'est l'état des esprits qui se fient à la stabilité d'un gouvernement ou d'une économie : « La confiance renait ». Il semble donc que la confiance soit un sentiment résultant de conditions sociales et politiques sur lesquelles on a des prises : L'institution de règles communes démocratiquement établies : La prévisibilité des comportements individuels que ces règles permettent ; la possibilité de contrôler l'action des gens élus pour nous représenter, le bon fonctionnement des contre-pouvoirs, les protections garanties par l'Etat providence : tout cela crée un « climat de confiance » nécessaire à la vie en société.

Or nous rencontrons ici un premier paradoxe : Il faut de la défiance pour instaurer, ou restaurer, la confiance. Ce sentiment de sécurité intérieure qui permet « d'être en confiance » est subordonné à la possibilité d'exercer son esprit critique sur le fonctionnement des institutions et le comportement d'autrui. De ce point de vue, la défiance est un impératif démocratique : pas de confiance sans règles et sanctions équitables, sans dispositifs de contrôle, sans contre-pouvoirs, sans moyens d'évaluation et de vérification que l'autre tient bien ses engagements comme je respecte les miens.

B- Deuxième paradoxe : Oser c'est tout le contraire : c'est tenter avec audace, c'est une disposition qui porte à des actions difficiles, dangereuses, au mépris des obstacles. Oser, c'est aussi défier (« comment osez-vous ?), c'est se permettre des choses qui peuvent heurter la bienséance. Un propos, un comportement « osés » peuvent aller à l'encontre des usages, des habitudes sociales. Dans ces conditions, l'expression « *oser la confiance* » semble dénuée de sens. Puisque la notion de confiance telle que nous l'avons exposées ci-dessus stipule qu'il ne s'agit pas de prendre des risques, mais de les éviter ; il ne s'agit pas non plus de se mettre en danger, mais d'établir les conditions de la sécurité psychologique et physique ; Il ne s'agit pas enfin de se mettre en marge, mais de cimenter le fameux « vivre ensemble ».

Pourquoi faudrait-il « oser la *confiance* » puisque l'on peut l'instituer par des procédures socio-politiques reposant paradoxalement sur la *défiance*, la règle et l'évaluation critique.

C- Cependant, peut-être sommes-nous trompés ici par l'ambiguïté que le terme « confiance » présente dans la langue de Molière. En Anglais, les choses sont plus

claires : il y a deux termes voisins mais différents par lesquels on peut traduire le français « confiance » :

1. « Confidence » : qui signifie, être en confiance, avoir confiance en. C'est le sentiment de sécurité dont nous parlions ci-dessus.
2. « Trust » : « in God we trust » : c'est faire confiance, c'est en engagement, c'est une action.

Deux réalités nécessitent que nous passions individuellement et collectivement du premier sens au second. Ces deux réalités qui vont bousculer le relatif conservatisme de la conquête et du maintien de la confiance au premier sens sont le temps et sa conséquence : le défi que le futur oppose au savoir sur les autres et sur le monde. Si « gouverner c'est prévoir » on sent tout de suite que la défiance et le contrôle démocratique ne vont pas suffire ici pour se prémunir des dérives et de l'insécurité des événements : l'épidémie de Covid 19 a pris tout le monde par surprise. Et c'est la manière dont les gouvernements pilotent le navire politique par gros temps qui va engendrer la confiance ou bien, non pas la *défiance*, mais la *méfiance*, voire la paranoïa des thèses complotistes voisinant avec la crédulité la plus irrationnelle. Même le savoir scientifique montrera ici ses dangers s'il prétend imposer ses solutions. Et même s'il se cantonne à être le conseiller technique du politique, à proposer un « éclairage » pour sécuriser ses décisions, il montre vite ses limites.

Quant à la relation avec l'autre, je m'aperçois que dès que je sors de la familiarité de mes cercles de relation habituels, horizontaux, je me heurte à une altérité qui m'oblige ou bien au rejet de la différence, ou bien à la nécessité d'oser la confiance.

Si l'on ne peut pas se passer de la confiance pour vivre en société, alors il faut accepter le risque : le risque de se tromper, le risque d'être trahi, le risque d'être déçu, le risque que mes bonnes intentions aillent paver un enfer toujours possible mais que je ne pouvais pas prévoir

Mais cela nécessite une force intérieure : la confiance en soi dont l'analyser recèle aussi quelques paradoxes.

1. La défiance comme condition de possibilité de la confiance

Confiance au niveau individuel :

- ✚ Nous naissons dans la confiance : l'enfant a une confiance totale dans ses parents. C'est une « naïveté » au sens étymologique de ce terme : le regard neuf du nouveau venu, du « néos » comme dit Hannah Arendt. Cette confiance reste inconditionnelle même en cas de maltraitance, de carence affective, voire d'abus. Bien sûr la déception va venir : elle vient comme nous le verrons à nouveau plus loin, du fait que l'enfant est en relation avec une image idéalisée de ses parents. Découvrir que les parents ne sont que des êtres humains, avec défauts et qualités (surtout défauts, à l'adolescence) est salutaire. La déception, qui va nourrir la *défiance*, est ici la condition de l'autonomie de l'adolescent.

- ✚ Elle s'accompagne de difficultés de confiance en soi : c'est le complexe du Homard, comme le dit Dolto. La carapace protectrice du cocon familial doit ici faire place à une colonne vertébrale : ce sera d'autant moins difficile que l'enfant aura baigné dans un climat de confiance aux deux premiers stades de son apprentissage : la famille et l'école. On reviendra sur l'école.
- ✚ Dès lors va s'instituer ce que le philosophe Michel Serres appelle « la libido d'appartenance. » La confiance va s'installer d'autant plus facilement que les cercles de relations seront proches affectivement et sociologiquement : la famille, les amis, les gens du même milieu socio-culturel. Au-delà la difficulté à faire confiance va s'accroître avec la distance sociale.

Confiance au niveau collectif :

- ✚ Au niveau collectif, la confiance est évidemment une condition essentielle de la vie sociale. Exemples :
 - La monnaie avec laquelle je paye mes courses : il faut que le magasin et moi-même ayons confiance dans la valeur du billet que j'utilise pour l'échange. Et moi il faut que j'aie confiance dans le fait que j'en ai pour mon argent dans mon caddie.
 - Je dois faire confiance au mécanicien qui me facture la pièce qu'il a changée dans le moteur de ma voiture.
 - Quand je roule sur la route, il faut que j'aie confiance dans le fait que l'autre automobiliste respecte les mêmes règles du code que moi.
 - Etc...
- ✚ On pourrait multiplier les exemples. Il suffit de remarquer ici que leur point commun est la possibilité de contrôle et la prévisibilité permise par la règle commune. Dans le cas de la conduite, par exemple Je pourrais croire que je serais plus libre sans règle. Mais du fait que la route est un espace commun, il faut que j'aie confiance dans le comportement des autres : le fait que nous obéissions à la même règle permet cette confiance et donc cette liberté de me déplacer. Bien sûr, il faut une force de police pour contrôler et éventuellement sanctionner les manquements des autres automobilistes (pas moi, bien entendu). Le code de la route est un Contrat Social en miniature : il consiste à renoncer à la « liberté sauvage qui interdit toute confiance en l'autre ; et à adhérer à une règle commune qui fonde à la fois une « liberté civile » et la possibilité d'avoir confiance dans le comportement des autres qui partagent le même espace public : ici le réseau routier. Dans la mesure où cette loi est démocratiquement établie, elle fonde la liberté...et la confiance. Comme l'écrit Rousseau : « La loi que l'on se prescrit à soi-même est liberté ». On pourrait ajouter « liberté confiante ».
- ✚ Le problème et sa solution sont les mêmes dans l'espace public de la rue.
- ✚ Pour les instances politiques qui nous gouvernent, la confiance repose sur la possibilité de contrôle du pouvoir. La possibilité de ce contrôle fait partie des Droits de l'Homme promulgués aux articles 14 qui parle de ce qui nous tient à cœur : les impôts. : « *Tous les citoyens ont le droit de constater, par eux-mêmes ou par leur représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée* ».

Et l'article 15 : « *La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration* ».

- ✚ Ainsi la confiance dans les institutions et le pouvoir dépend de structures démocratiques de contrôle. On peut citer le Conseil d'Etat, le Conseil Constitutionnel la Cour des Comptes. Et bien sûr le parlement qui vote ou non la confiance à chaque changement de gouvernement.
- ✚ La confiance repose sur un Contrat Social dont les termes ont été définis par Rousseau au XVIII^e siècle. Qui circonscrit le périmètre du pouvoir par des contrepouvoirs et des dispositifs de contrôle.
- ✚ On a bien ici le paradoxe dont nous faisons l'hypothèse : la confiance repose sur la défiance. La défiance est un impératif démocratique.

- ✚ Bien entendu, cette défiance « positive » peut se pervertir en « méfiance », qui en est la dérive négative. Défiance et méfiance sont synonymes. Mais on peut grossir le trait de leur nuance pour caractériser deux réalités très différentes. Si la défiance est le moyen de la confiance, la méfiance est son poison. La méfiance fait peser le soupçon non seulement sur le fonctionnement des institutions démocratiques mais sur ces institutions elles-mêmes.

- ✚ La méfiance est le principal aliment du populisme. Il consiste à saper la confiance dans les institutions et le personnel politique, et donc dans la démocratie elle-même. (« Tous pourris ». On ne fait confiance qu'à un peuple fantasmé conçu non plus comme corps politique (démos en grec) mais comme « ethnie » population partageant la même nature, la même race, la même culture, le même terroir (ethnos en grec). Le nationalisme radical impose une méfiance envers tout ce qui lui est étranger.
- ✚ C'est le problème qui se pose en ces temps de pandémie. On ne peut pas évaluer la valeur de l'expertise médicale qui « éclaire » le gouvernement : le contrôle démocratique ne peut pas s'exercer sur des procédures qui relèvent de la science. Or ces procédures ont besoin de temps long et pratiquent le doute méthodique sur leurs propres résultats, ce qui est le mode de fonctionnement habituel, normal, sain de la science.
- ✚ Conséquences : leurs avis peuvent être contradictoires. Ces contradictions ont un effet désastreux sur la confiance si l'on prétend subordonner les décisions politiques aux affirmations des scientifiques. Surtout si certains de ces scientifiques se placent en marge, au-dessus du débat et adoptent une position dogmatique qu'ils justifient par leur compétence incontestable. Thèses complotistes, parfois alimentées par des institutions scientifiques prestigieuses, comme la revue Lancet qui a dû retirer de ses colonnes une étude prétendument sérieuse sur l'hydroxychloroquine. L'effet collatéral de ces dérives est une paradoxale crédulité qui est une caricature de confiance. Médicament miracle et courant que l'on ne prescrirait pas pour favoriser des traitements plus rentables pour l'industrie pharmaceutique. Le débat scientifique et politique qui se pervertit en foire d'empoigne sur les réseaux sociaux et oppose des pour et des contres.
- ✚ Résultat : Plus personne ne fait confiance à personne : la méfiance devient universelle : Les citoyens n'ont pas confiance dans le gouvernement tout en attendant

tout de l'Etat pour la gestion de la crise sanitaire et économique ; L'Etat n'a pas confiance dans ses citoyens. Le confinement est la réponse à l'impréparation de l'Etat qui a dégarni l'hôpital par sa gestion comptable de la santé publique. Mais c'est aussi une crise de confiance matérialisée par ces bons de sortie que nous devons présenter aux autorités pour justifier nos déplacements.

- ✚ L'état d'urgence, est une suspension des règles communes et des instances de contrôle qui fondaient la confiance. La défiance porte désormais sur la durée de cet état d'urgence.
- ✚ Enfin, l'échec patent du déconfinement (le virus circule toujours) entretient encore plus la méfiance et suscite des mouvements de rébellion : anti-masques, déclarations irresponsables de personnalité influentes comme Nicolas Bedos qui préconisent de vivre sans précautions, «quitte à mourir »

BILAN :

On voit donc que la défiance, lorsqu'elle se pervertit en méfiance, ne peut plus jouer son rôle constructif de garant de la confiance. La confiance n'est plus le simple résultat de l'impératif démocratique de la défiance. Cette défiance est bien entendu nécessaire devant les dérives toujours possible du pouvoir et de l'Etat. Mais cette crise sanitaire vient à point nommé pour nous montrer qu'elle n'est pas suffisante. Les institutions de contrôle démocratique les plus efficaces que les penseurs politiques pourront jamais imaginer ne suffiront jamais à garantir la stabilité d'une société où la confiance serait un simple résultat. La confiance, au sens anglais de « confidence » ne sera jamais assurée sans prise de risque : car l'histoire des peuples est comme l'histoire individuelle : elle est prise dans le temps qui démode très vite nos certitudes et nos solutions.

« Gouverner c'est prévoir » mais le fait est que tout n'est pas prévisible. C'est vrai pour les états ; c'est vrai aussi pour les individus.

Dès lors, si le temps menace nos certitudes ; si notre savoir n'est jamais suffisant pour agir en pleine connaissance de cause ; Si la conséquence de nos actions et de nos choix est rarement ce que nous avons anticipés, la tentation est grande d'abandonner toute confiance. Le futur inconnaissable opposera toujours à nos savoirs le devenir imprévisibles du monde, et le mystère de l'Autre. Dans ces conditions, la confiance est requise non pas comme résultat mais comme condition de possibilité du rapport à l'Autre et de l'action sur le monde.

Impossible en effet d'agir sans la conviction que nous pouvons le faire.(Sans garantie de réussite.)

Impossible d'entrer en relation avec l'autre sans lui faire confiance. C'est la notion de confiance au sens de « trust » en anglais. *In you i trust.*

Il faut donc bien oser la confiance. Avoir l'audace de tenter cette chose difficile entre toutes qui consiste à avoir foi en l'autre et dans ma capacité à agir sur le monde. Voyons cela.

B La confiance en l'autre passe par la confiance en soi : pouvoir de renoncer à son pouvoir.

Le rapport avec autrui

- ✚ Je vous propose de raisonner sur un ou deux exemples concrets : imaginons une classe de seconde dite difficile dans un lycée de quartier défavorisé : par exemple le lycée Léon Blum de Créteil. Si je précise tout cela, c'est parce que ce cas a été mis en scène dans un film où Ariane Ascaride joue le rôle d'une prof d'histoire très impliquée dans sa profession. Le film s'appelle « les héritiers », titre qui fait écho à un ouvrage célèbre du sociologue Pierre Bourdieu. Dans un premier temps, la prof doit faire face à une classe totalement démotivée. On voit bien ici que l'institution scolaire, malgré des décennies de réformes et de réflexion pédagogique est en échec : elle ne parvient pas à créer un climat de confiance, au sens anglais de « confidence » Les élèves sont dans une situation qui va au-delà même de la méfiance. Ils sont dans un scepticisme total quant à l'intérêt des savoirs enseignés et à la capacité de l'école à les sortir de leur condition.
- ✚ Puisqu'ils ne sont pas « en confiance », et que sans confiance il n'y a pas d'enseignement possible, la seule solution c'est de prendre le risque de leur faire confiance. Et lorsque l'on voit l'état de la classe, on comprend qu'il faudra beaucoup d'engagement, d'audace pour les motiver à l'étude. « oser la confiance » prend ici tout son sens. Anne Gueguen, la prof, décide alors de leur proposer d'inscrire leur classe au concours national de la Résistance. Tollé général. « On n'est pas des intellos », « on en a rien à foutre » « on n'en sera jamais capabl » etc... C'est là qu'intervient une réplique capitale du film : la prof leur dit : « j'ai plus confiance en vous que vous-mêmes. » Ils finissent par accepter le défi. Pour faire court, ils sont petit à petit pris par le témoignage d'un ancien déporté, par le sort des enfants juifs dont ils découvrent les visages, par le témoignage de Simone Veil etc... Je ne vous raconte pas la fin pour que vous alliez voir le film.
- ✚ Je veux juste analyser ce qui se passe lorsqu'Anne Gueguen décide d'oser faire confiance :

 1. Le fait de « faire confiance » appelle chaque élève à se désincarner de ses appartenances, de ses adhérences au milieu d'origine et même de leur sexe. Il s'agit ici de les sortir de la facilité qui consiste à justifier leur refus de l'effort par l'excuse de l'hérédité, du milieu social, de la communauté religieuse. On pense à la phrase de Saint Paul : *il n'y a plus ni juif, ni grec, ne homme libre ni esclave, ni homme ni femme.*
 2. Dans Rameaux (Le Pommier, 2004), Michel Serres écrit : « Par la chair pècheresse dont seule la foi nous délivre, saint Paul ne désigne pas seulement le corps, besoins et passions, mais son prolongement dans un collectif dont nous aimons ressentir la chaleur de fusion, subir les lois et partager l'agressivité réactive. Ses Epîtres désignent par là ce que j'appelais naguère libido d'appartenance. La plupart des péchés de la chair, nous les commettons selon l'entraînement mimétique, par pression des pairs et dans l'enthousiasme aveugle de la cohésion nationale, tribale, familiale. Par corporatisme ou mafia. Qui a le courage du *Je* ? *Nous* les commettons plus souvent que *je* ne les commets, tant le péché concerne le *nous*, c'est-à-dire la loi, et non le je personnel, qui nous en délivre. Lorsque saint Paul

nous relève de la Loi, il libère d'abord notre identité de ce lien collectif. » (p.81). On ne saurait mieux dire.

3. Faire confiance, c'est croire que l'individu peut exister par lui-même, c'est lui ouvrir un espace libre.
4. Mais pour qu'il puisse occuper cet espace, il faut que je renonce à l'encombrer de moi-même. Autrement dit, il ne s'agit pas de remplacer un conditionnement par un autre, le mien en l'occurrence. Concrètement, il ne s'agissait pas pour la prof d'histoire de faire de ses élèves des historiens. On se sert de l'histoire, (mais cela pourrait être des maths, des langues, de la philo) pour leur faire prendre conscience de leurs capacités, de leur responsabilité aussi. Capacités qu'ils pourront ensuite réinvestir dans leur vie dans une voie qu'ils auront choisie plus librement.
5. L'artiste Gérard Garouste a créé une structure associative appelée « La Source » où il initie les enfants en difficulté à la pratique artistique. Il écrit dans le journal **LE1**(N° 302,24 juin 2020) : « La Source n'est pas une école de peinture On n'est pas là pour faire de ces enfants des artistes. On se sert de l'art pour leur montrer que, par le biais de cette chose étrange, on leur offre une ouverture vers la liberté, vers une prise de conscience de leurs responsabilités »
6. C'est le même défi pour un parent pour son enfant : pour que l'enfant puisse exister, il faut que le parent renonce à son pouvoir sur lui. Or pour renoncer à son autorité, pour se retirer, il faut avoir le pouvoir sur soi-même.
7. Donc oser la confiance demande une force intérieure : concrètement, cela veut dire avoir le pouvoir de renoncer à son pouvoir, de se rendre vulnérable.
8. Cela présuppose donc une confiance en soi qui permet d'accepter par avance la déception possible, l'échec éventuel : pour un des élèves d'Anne Gueguen par exemple, ça ne fonctionne pas. Il reste en marge du projet parce qu'il n'arrive pas à s'abstraire d'un islam radical auquel il s'est récemment converti et pour lequel il fait du prosélytisme.
9. Renoncer à son autorité parentale sur un enfant pour le laisser trouver son autonomie, renoncer aux rêves dont on avait pu le charger, c'est bien sûr faire un pari, prendre un risque de voir son enfant faire des expériences douloureuses ou rencontrer la souffrance de la dureté du monde .
10. La force de cette confiance en soi permet aussi de faire face à la déception comme occasion de se remettre en cause : quand on est déçu dans la confiance que l'on plaçait en quelqu'un, c'est parfois que l'on s'était construit une image idéalisée de l'autre. C'est souvent le cas de la relation amoureuse ou amicale. On tend à parer l'autre de toutes les vertus et les qualités. On voudrait aussi qu'il ne change pas, qu'il ne quitte pas le cadre de son image idéalisée. La déception assainit la relation. Bien sûr on dit : « je ne te croyais pas comme cela » Mais c'est parce qu'il ou elle n'était pas conforme à nos fantasmes. Ici, la relation peut s'arrêter. Mais si l'on ose encore faire confiance « malgré », la relation peut se relancer sur des bases plus authentiques.
11. Oser la confiance, cela peut aussi se révéler en opposition avec la bienséance, avec la bienpensance. La prof d'histoire ne fait pas l'unanimité : ni en salle des

profs auprès des collègues disons plus scolaires ; ni auprès du proviseur en bute aux parents d'élèves qui s'inquiètent pour le bouclage des programmes.

12. Faire confiance à quelqu'un qui sort de prison par exemple, cela peut choquer ceux qui craignent la récidive. Mais la récidive peut être favorisée par l'incapacité à porter sur l'autre un regard de confiance qui ne le renvoie pas à son passé.
13. Faire confiance, c'est donc en définitive un « après vous ». C'est agir et renoncer à imposer. C'est un exemple de ce que la pensée chinoise taoïste appelle le « non agir » qui n'est pas un « ne rien faire ».

BILAN :

✚ Cet « après-vous » est la manifestation de ce qu'il faut bien appeler un « acte de foi, aux deux sens de ce terme :

1. Celui qui nous occupe ici : foi au sens de confiance, au sens anglais de « trust »
2. Mais aussi « fidélité » : pour que la confiance ne soit pas une simple naïveté ou de la crédulité, il faut un engagement dans le temps long : une action qui consiste à contenir les prétentions du moi à la maîtrise (ici le « moi est haïssable » comme dirait Pascal). Il y faut une présence bienveillante un accompagnement au service de l'existence de l'autre : l'enfant, l'ami, l'étudiant, le conjoint ou l'étranger en souffrance.

C. Ultime paradoxe de l'expression « oser la confiance » :

Il faut maintenant se poser cette autre question : qu'est ce qui motive celui qui ose faire confiance ? D'où vient cet injonction à se mettre au service de l'autre ? Est-ce par décision libre que je décide de « faire confiance » ; de « prendre mes responsabilités » comme on dit. ?

Oser la confiance serait alors un acte libre d'où découlerait une responsabilité des devoirs, que j'aurais pu m'éviter si je n'avais pas pris cette décision. A moins que la liberté soit déjà captive de la responsabilité pour l'autre.

Revenons à notre prof d'histoire :

1. Anne Gueguen n'est pas une bonne prof parce qu'elle serait une experte en psychopédagogie. Bien sûr on attend d'elle qu'elle connaisse bien sa matière. Mais cela ne suffit pas non plus, comme on le sait.
2. Lorsqu'on la regarde travailler, on décèle chez elle une concentration extrême pour ce qui se passe dans la classe, et elle écoute.
3. On voit bien ici qu'elle répond à quelque chose qui n'est pas formulé mais qui est l'état dans lequel se trouvent ces jeunes turbulents et distraits.
4. Elle répond à une détresse à laquelle elle est sensible et dont ils n'ont même pas conscience eux-mêmes sauf dans leur sentiment de mal être.
5. Elle est donc interpellée par l'appel de ces jeunes. Or cet appel n'est pas explicitement formulé par ces jeunes non plus. Concrètement, ils ne lui ont rien demandé. C'est ce que nous renvoie parfois nos enfants ou les personnes que l'on voudrait aider. « on t'a rien demandé ». Ils sont même dérangés par le fait qu'on s'occupe d'eux.
6. C'est parce qu'elle les sait vulnérables et en danger qu'elle ne peut pas ne pas répondre. On voit bien ici qu'elle n'est pas libre. Si elle entend l'appel, elle doit faire

quelque chose. Si elle se bouche les oreilles, comme les autres profs de la classe, elle n'entendra plus l'appel, mais il sera toujours là.

7. On touche ici un point capital : l'injonction à répondre est première. Je n'ai pas le choix. Comme le dit Lévinas, « je suis l'otage de l'autre ». Je peux ne pas répondre : mais pour cela il faut que je me trouve des excuses : ils ne foutent rien ; la classe est le reflet de la société et l'école ne peut pas tout faire ; ils ne respectent aucune autorité etc.
8. La prof d'histoire sait aussi tout cela. Mais elle écoute d'abord des individus, comme dit Serres, et non pas des catégories sociales ou scolaires.
9. On a donc le paradoxe suivant : notre humanité découle non pas de notre liberté, comme le voulait la philosophie des Lumières, mais de notre réponse à l'appel de l'Autre qui est toujours premier. Levinas écrit : « L'humain, c'est quand je peux dire « après vous monsieur » ». C'est ce que la philosophe Simone Weil appelle « la politesse primordiale »
10. Autrement dit ce n'est pas parce que nous sommes libres que nous sommes responsables, c'est parce que notre responsabilité pour autrui est toujours déjà engagée que nous sommes humains et que donc nous pouvons faire taire notre moi pour nous ouvrir à l'autre. L'appel de l'autre nous libère en quelque sorte de nous-mêmes. La confiance est donc un « me voici ». La confiance en soi est la conséquence ici du fait que le moi est neutralisé et qu'il ne viendra pas gêner mon engagement.
11. C'est donc bien l'appel de l'autre qui nous donne l'énergie qui libère de l'égoïsme naturel ; et permet ainsi de répondre
12. Cet Autre qui convoque ma responsabilité, Levinas l'appelle « Visage » Le Visage, c'est l'appel invisible et muet de la fragilité existentielle de l'autre.
13. Oser la confiance, c'est très précisément s'engager dans la réponse à cet appel.

Conclusion :

Et la foi en Dieu ? Est-ce la confiance en Dieu ? Peut-être pas : Ici c'est Dieu qui ose nous faire confiance. Il nous a laissé en effet la Création dont il s'est retiré pour qu'elle puisse exister. Et nous avec. (lecture : Le concept de Dieu après Auschwitz, Hans Jonas, Rivages poche)

A nous donc d'être dignes de la confiance qu'il a eu l'audace de placer en l'humain.